

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

IV

QUELLE ÉTAIT LA LÉGENDE DE LA MAISON MYSTÉRIEUSE

Ses regards erraient sans se fixer autour d'elle ; des larmes

pour celui que, malgré ses fautes, elle aimait toujours aussi tendrement, aussi ardemment.

Parfois ses regards se fixaient sur un blond chérubin endormi, rose et souriant, sur ses genoux ; alors un soupir, presque un sanglot, soulevait sa poitrine haletante, et d'une voix brisée par la douleur :



CETTE JEUNE FEMME ÉTAIT LA COMTESSE DU LUC DE MAUVERS.

coulaient incessamment de ses yeux brûlés de fièvre sans qu'elle songeât à les essuyer. Un livre gisait à terre, échappé sans doute de sa main nonchalante.

Cette jeune femme était la comtesse Jeanne du Luc de Mauvers.

Elle était bien triste et bien malheureuse, la pauvre et chère créature, frappée à l'improviste dans son cœur et dans son amour, elle, si pure, si aimante et si véritablement chaste !

Et pourtant, la chère enfant, elle ne récriminait pas, elle pleurait : elle espérait ; si elle regrettait son amour trompé, ses rêves évanouis, son avenir perdu, ce n'était pas pour elle, c'était

— Oh ! mon Dieu, disait-elle, qu'il ne m'aime pas, c'est possible, mais son fils, son Georges ! Oh ! non, il reviendra, je le sais, je le sens, j'en suis sûre !

La demie après sept heures sonna à une magnifique horloge posée sur un piédoche.

La comtesse se redressa en essayant de sourire. Au même instant, la tapisserie fut soulevée et maître Restaut annonça :

— Le révérend père Graindorge !

Le ministre entra, salua respectueusement la comtesse, et, sur un signe, approcha un tabouret et s'assit.

Ses yeux se fixèrent un instant sur la jeune femme ; il ho-

cha la tête à deux ou trois reprises, et d'un ton de doux reproche rendu plus sympathique par un accent d'affectueux dévouement :

— Vous avez encore pleuré, madame, dit-il.

— C'est vrai, répondit-elle d'une voix languissante, pour quoi vous le cacherais-je, mon père ? Quoi que je fasse, je ne puis m'en empêcher, je sens à chaque instant mon cœur monter à mes lèvres. Je souffre, oh ! bien cruellement, et ces larmes que je verse, sans même m'en apercevoir, calment presque ma douleur.

— Pleurez, madame, les larmes consolent, pleurez, mais soyez forte. Songez que le malheur qui vous frappe est immérité. Pleurez donc, non pas sur vous qui êtes innocente et pure devant le Seigneur, mais sur celui qui vous méconnaît et qui, frappé d'aveuglement aujourd'hui, reviendra bientôt à vos pieds, j'en ai la conviction, implorer un pardon que vous lui accorderez d'autant plus facilement qu'il a été plus coupable.

— Mon père, mon cœur se brise, mes forces sont épuisées, je me sens mourir.

— Soyez forte, je vous le répète, ma fille ; le Seigneur vous éprouve. Il ne frappe que ceux qu'il aime. Votre vie n'est plus à vous, elle appartient tout entière à cet ange-blanc et-rose endormi sur votre giron ; souvenez-vous que vous êtes femme, que vous êtes mère, et qu'à ce double titre votre existence doit être toute d'abnégation et de dévouement.

— Je le sais, mon père.

— Courbez-vous sous la volonté du Seigneur. Qui sait si vous ne serez pas trop vengée un jour.

— Mon père, que voulez-vous dire ?

— Rien, madame, pardonnez-moi ces paroles que je regrette d'avoir prononcées. Je ne viens pas ici, Dieu m'en garde, pour ajouter à votre souffrance ! je viens au contraire faire luire un rayon de soleil dans la sombre nuit de votre douleur.

— Expliquez-vous ?

— Madame, ainsi que vous m'en avez donnée l'ordre, j'ai cherché depuis notre arrivée à Paris la femme qui, bien que toute jeune fille alors et sœur de lait de votre mère, a été élevé avec vous au château de Fargis.

— Et cette femme, cette chère Fanchette, vous l'avez trouvée, enfin ?

— J'ai eu ce bonheur, madame, ce soir même vous la verrez.

— Oh ! dites-moi, je vous prie...

— Rien, madame. Je ne veux pas, par quelque parole indiscrette ou brutale à mon insu, déflorer le plaisir que vous aurez à causer avec elle. Permettez-moi donc de garder, quant à présent, le silence.

— Merci, mon père, merci ; vous êtes bon et vous comprenez les angoisses de mon cœur. Oui, mieux vaut que nous causions toutes deux, il y a chez les femmes un instinct inné qui les fait se deviner par un mot, par un sourire, par un regard. A quelle heure viendra-t-elle ?

— A neuf heures, madame.

— Oh ! que le temps va me sembler long jusque-là ; car, j'en ai le présentiment, elle m'apprendra bien des choses que j'ignore.

— Ayez courage, madame, songez à l'égaré ; embrassez votre fils et ce temps qui vous paraît si long s'écoulera comme un rêve.

— Un mot encore, mon père. Avez-vous vu Diane, ma chère Diane ?

— Non, madame ; répondit un peu sèchement le ministre.

— Vous ne l'aimez pas, mon père. Pauvre enfant, si seule et si abandonnée, je l'ai quittée, sur votre recommandation expresse, sans lui faire connaître le refuge que j'avais choisi. Eh bien ! au fond du cœur, mon père, je me reproche ce manque de confiance envers elle, qui pour moi était l'amie de toutes les heures, la compagne de mon enfance. Vous l'avez voulu, j'y ai consenti, pourtant, je vous l'avoue, je regrette d'avoir cédé à votre prière. Pauvre chère Diane, quelle doit être son inquiétude !

— Madame, le sacrodoce que j'exerce m'ordonne non pas de condamner mais d'absoudre. Accordez-moi pour quelques jours encore, je vous en supplie ardemment, de ne pas chercher à revoir cette amie que vous regrettez si fort. Bientôt, je l'espère, bien des points aujourd'hui obscurs s'éclairciront. Aucun homme n'est infailible. Si je me suis trompé, croyez-le bien, je serai le premier à reconnaître mon tort. Mais d'ici-là, je vous en supplie, madame, accordez-moi toute liberté d'action ainsi que jusqu'à présent vous avez daigné le faire. Dieu nous voit et nous juge. Je ne vous demande que quelques jours.

— Soit ! mon père, puisque vous l'exigez absolument. Mais ces quelques jours passés ?...

— Oh ! je vous prouverai que j'ai eu raison, madame, ou je vous avouerai franchement que j'ai failli.

Il y eut un moment de silence.

Ce fut la comtesse qui, la première, reprit la parole.

— Il y a-t-il longtemps que vous êtes allé à Mauvers ? demanda-t-elle.

— J'y suis allé aujourd'hui même, madame.

— Et ?... fit-elle avec une certaine hésitation, il n'y a rien de nouveau là-bas ?

— Rien, madame, sinon que les pauvres gens sont désolés de se voir abandonnés ainsi.

— Hélas ! murmura-t-elle.

— Ne comptez-vous donc pas retourner au château de Mauvers ?

— Non, je mourrais dans ce château où a commencé et fini mon bonheur.

Elle se leva alors et, sans éveiller son fils qui dormait toujours de ce sommeil calme et pur que Dieu envoie aux enfants, elle le porta doucement à un charmant berceau dans lequel elle le coucha.

En ce moment la portière fut soulevée et le majordome parut.

— Que désirez-vous, maître Restant ? lui dit affectueusement la comtesse.

— Madame la comtesse, une femme est là qui demande à être introduite auprès de madame la comtesse.

— Connaissez-vous cette femme ? Vous a-t-elle dit son nom ?

— Elle ne m'a pas dit son nom, madame, mais je la connais. Elle est de notre pays et a épousé un des anciens tenanciers de M. le comte de Luc.

— Et vous dites qu'elle se nomme ?

— Fanchette Grippard.

— Oh ! qu'elle entre, qu'elle entre !

Le majordome s'inclina et sortit.

Le ministre se leva.

— Vous me quittez, mon père ? lui dit la comtesse.

— Oui, madame, répondit-il en souriant. Il y a certaines circonstances où la présence d'un tiers, quel qu'il soit, est toujours gênante, surtout lorsqu'il s'agit d'expansion de cœur.

— Faites, mon père, dit-elle avec un pâle sourire. Mais vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas ?

— Oh ! certes, madame. Ne suis-je pas dévoué à votre maison ?

Il salua alors et se retira par une porte de dégagement, tandis que Fanchette, amenée par le majordome, entra par une autre.

L'hôtelière était pâle, elle semblait en proie à une vive émotion. Elle demeura immobile au milieu de la chambre, suivant du regard le majordome, puis, lorsqu'il fut sorti et que l'épaisse tapisserie fut retombée derrière lui, elle fit un bond et alla tomber aux genoux de la comtesse qu'elle courrit de baiser en fondant en larmes.

— Fanchette, ma bonne Fanchette ! s'écria Jeanne du Luc en la relevant, la pressant sur son cœur et confondant ses larmes avec les siennes.

Pendant quelques instants les deux femmes pleurèrent silencieusement, l'émotion leur avait enlevé la parole.

Mais Fanchette était une rude femme du peuple, habituée à dompter ses émotions, et qu'une vie déjà assez longue et toute de lutte avait aguerrie contre la douleur.

— Que je suis heureuse de vous revoir enfin ! s'écria-t-elle d'une voix encore tremblante.

— Et moi ! ma bonne Fanchette, tu m'aimes donc toujours ?

— Plus que jamais, madame, puisque vous souffrez.

— Tu sais donc ?...

— Je sais tout, chère maîtresse.

— Appelle-moi ton amie, Fanchette. redeviens pour moi ce que tu étais lorsque, folle et ricieuse enfant, je courais sous ta garde dans les bois de Fargis.

— Madame !...

— Je t'en prie. Hélas ! j'étais heureuse alors ! Tout me souriait : crédule et naïve, j'éparpillais ma vie en jetant mes joyeuses chansons à l'écho de nos grands bois ; j'ignorais la souffrance, même de nom. Aujourd'hui tout est bien changé. Ces temps heureux ont fui pour toujours.

— Espérez, madame.

— Espérer ! pauvre chère enfant, toi aussi tu me dis ce mot banal qui ne saurait trouver d'écho dans mon cœur. L'espérance n'est pas faite pour les malheureux ; si elle existe pour eux, ce ne peut être que dans la tombe.

— Oh ! madame, quelles pensées sinistres ! pourquoi vous absorber ainsi dans votre douleur ?

— Tu te trompes, Fanchette ; je cherche au contraire à la tuer en moi. Ta présence m'a rappelé un temps trop tôt écoulé. Je me suis laissée aller à mes souvenirs ; mais laissez cela. Crois-moi, j'ai fort réfléchi, depuis quelques jours. J'ai fait franchement et loyalement mon examen de conscience.

« Je me suis demandé si j'avais, par un mot, par une démarche imprudente ou légère, donné un prétexte, même spécieux, au coup terrible qui me frappe. Mon cœur m'a répondu : non ! je ne suis pas coupable, si ce n'est d'avoir trop aimé mon mari et d'avoir imprudemment mis en lui toutes mes joies et tout mon bonheur. Mais je suis femme, Fanchette ; je sors d'une race de preux. La douleur peut m'abattre un instant, mais pour me faire me relever plus forte. Fanchette, j'aime mon mari, je veux me venger.

— Vous venger, madame ! Oh ! que me dites-vous donc là ?

— Oui, me venger, écoutez : je puis te parler en toute con-

fiance à toi qui étais presque une femme quand je suis venue au monde ; qui as été la compagne assidue de mon enfance et as vu se développer sans contrainte les qualités bonnes ou mauvaises qui se trouvaient en germe dans mon esprit. Un secret partagé avec toi est donc aussi en sûreté que si je le gardais pour moi seule. J'aime mon mari et il m'aime. Il m'aime de toutes les forces de son âme. Nul, mieux que moi, m'apprécie non-seulement ce qu'il y a de grand, de noble et de généreux en lui, mais encore l'assemblage singulier de faiblesse, d'entêtement, de jalousie, de dédain, d'hésitation, d'emportement de révolution et même de petitesse qui compose ce caractère étrange. Pour une cause que j'ignore et que lui-même ignore peut-être aussi, il n'a pas craint de me broyer le cœur et de me déshonorer à mes propres yeux et à ceux du monde en me jetant à la face, devant un étranger, une de ces insultes qui tuent à jamais le bonheur d'une femme, en lui enlevant la foi. Quoi qu'il en soit, si fort qu'il cherche à s'étourdir et à se prouver qu'il a ou raison d'agir ainsi, qu'il l'a fait, mon mari m'aime ; non pas parce que je suis jeune, parce que je suis belle ; certes, il rencontrera sur sa route d'autres femmes plus belles et plus jeunes que moi, mais parce qu'il a apprécié ce que je vaudrais ; il m'a devinée et comprise, comme moi je l'ai compris et deviné : dans son for intérieur il me rend pleine et entière justice, en un mot, il sait que je suis innocente.

— Oh ! oui, madame, et pour en être entièrement convaincu, il lui suffirait pour cela de vous regarder.

— Eh bien ! reprit-elle avec une agitation fébrile, il m'a frappée dans mon amour, c'est dans son amour que je le frapperai. Ma vengeance sera grande, noble, généreuse, mais implacable. Je veux qu'il souffre à son tour toutes les douleurs qu'il me fait endurer. Je veux l'amener là, à mes pieds, repentant, pantelant de honte, de désespoir et d'amour, implorant son pardon avec des cris et des sanglots, et moi...

— Vous lui pardonnerez.

— Peut-être ! dit-elle avec un sourire d'une expression indéfinissable.

Puis elle ajouta au bout d'un instant :

— L'as-tu vu depuis son départ de Mauvers ?

— Oui, madame, bien souvent. Ne savez-vous donc pas qu'il loge dans notre hôtellerie, rue Tiquetonne ?

— Ah !... Je l'ignorais. N'est-ce pas, Fanchette, que c'est un beau et galant cavalier ? maintenant surtout, fit-elle avec amertume, maintenant qu'il a secoué cette timidité et cette raideur huguenote qu'on lui reprochait si fort lorsqu'il subissait l'influence de sa femme. Ah ! monsieur le comte du Luc est aujourd'hui un de nos gentilshommes les plus raffinés ! il a le poing sur la hanche, la moustache en croc ; il s'habille de satin et de velours. Il se couvre de dentelles et de diamants. C'est un beau diseur de riens, un charmant coureur de ruelles. Oh ! il s'est vite formé au contact des belles de la cour ! Aussi je les en remercie bien sincèrement, ajouta-t-elle en serrant les dents.

— Comment, madame, vous savez ?...

— Mon Dieu, oui, Fanchette, je sais que M. le comte du Luc de Mauvers est un des plus fringants gentilshommes de la cour du roi Louis XIII, reprit-elle avec un rire sombre ; qu'il est irrésistible, que les plus grandes dames l'adorent, qu'elles implorent de lui un regard ou un sourire qui les rendent heureuses. Oh ! c'est un grand vainqueur !

— Mais comment savez-vous tout cela ?

— Comment ? Tu voudrais bien le savoir, Fanchette, mais ceci tient à ma vengeance, chère enfant, c'est le secret de mon

cœur ; ce secret, ajouta-t-elle avec un imperceptible froncement de sourcils, c'est à peine si j'ose me l'avouer à moi-même. Mais je suis contente d'apprendre que le comte habite ton hôtellerie. Tu m'es dévouée, n'est-ce pas, Fanchette ?

— Oh ! madame ! fit-elle avec tristesse.

— Pardonne-moi, je le savais, mais j'avais besoin de te l'entendre dire.

— Je vous suis dévouée corps et âme, madame ; votre mère qui est maintenant une sainte au ciel ne m'a-t-elle pas donnée à vous ?

— C'est vrai, ma bonne Fanchette, j'ai tort. Ainsi, lorsque j'aurai besoin de toi, Fanchette, et bientôt peut-être ?...

— Oh ! ce jour-là, madame, vous me rendrez bien heureux !

— Soit, je compte sur toi. Écoute-moi, Fanchette ? ...

En ce moment on gratta légèrement à la porte ; après une seconde, la portière se leva et le majordome parut.

— Je supplie madame la comtesse de m'excuser, dit-il, si j'ose me présenter sans être mandé auprès d'elle.

— Parlez, maître Restaut ; qu'y a-t-il de nouveau ?

— Il y a, madame la comtesse, un grand diable de soldat assez brutal, qui insiste pour parler à madame la comtesse.

— Il paraît que c'est aujourd'hui le jour aux visites, dit en souriant la comtesse. Vous ne connaissez pas cet homme ?

— Madame m'excusera, il a l'air d'un aventurier de la pire venue, et, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à madame, il est brutal en diable. J'ai eu un instant qu'il allait me battre ; et, cependant je ne sais où j'ai vu son hétéroclite figuré ; mais j'avouerais à madame qu'elle ne m'est pas inconnue du tout.

— Mais enfin, maître Restaut, cet homme, quel qu'il soit, a dû vous dire son nom ?

— Certes, madame, et un nom assez singulier encore. Il s'appelle, dit-il, le capitaine Vatan.

— Vatan ! s'écria Fanchette avec surprise, cet homme est là ?

— J'ai eu l'honneur de le dire à madame la comtesse, répondit maître Restaut d'un air piqué.

— C'est étrange ! murmura l'hôtielière.

— Qu'est-ce qui est étrange, ma mie Fanchette ?

— Oh ! si ce que je crois est vrai !... dit-elle en se parlant à elle-même.

Puis, se tournant vers le majordome toujours droit comme un piquet sur le seuil de la porte :

— Faites entrer le capitaine Vatan ! dit-elle d'un ton résolu.

— J'attends les ordres de ma noble maîtresse, répondit sèchement le majordome ; elle seule, que je sache, a le droit de commander ici.

Les deux femmes échangèrent un regard et un sourire.

— Faites entrer ce cavalier, maître Restaut.

Le majordome s'inclina respectueusement, ouvrit la porte et annonça :

— Le capitaine Vatan.

L'aventurier fit alors son entrée, la main sur la poignée de sa rapière. Arrivé au milieu de la salle il ôta son feutre, salua respectueusement et attendit.

D'un geste la comtesse ordonna au majordome de se retirer, puis, saluant le capitaine de la tête :

— Qui me procure, monsieur, l'honneur de votre visite ? lui dit-elle.

— Le grand amour que j'ai pour vous, madame, répondit-il en s'inclinant plus bas encore que la première fois : l'amitié profonde et sincère que dès les premiers instants que j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous ai vouée au fond de mon cœur.

Et il se redressa en frisant coquettement sa moustache.

La comtesse ne put s'empêcher de sourire à l'étrange tournure de cette phrase.

— Qui êtes vous, monsieur ? lui demanda-elle.

— L'imbécille qui m'a annoncé a dû vous le dire, madame, je me nomme, ou plutôt, l'on me nomme le capitaine Vatan, un singulier nom pour arriver, n'est-ce pas ? Mais que voulez-vous, on n'est pas maître de choisir son nom ; sans cela il est évident que je me serais nommé Amadis, Galnor ou Renaud de Montauban. Mais, si hétéroclite que soit mon nom, j'ai su en tirer parti en le retournant le plus possible contre les autres. Laissons ces fadaïses, madame, je ne suis pas ici pour faire mon apologie, mais pour vous faire l'offre de mes services. Que je me nomme Vatan ou « Viens ici », cela importe peu à l'affaire. Le principal est que je vous suis tout dévoué ; maintenant, si ce que je vous dis ne vous satisfait pas, je vois près de vous une certaine Fanchette Grippard, en laquelle sans doute vous avez grande confiance, qui, j'en suis sûr, n'hésitera pas à vous répondre de moi corps pour corps. Bonjour, ma mie Fanchette ; dites donc, je vous prie, à Mme la comtesse ce que vous pensez de moi. Ne craignez rien pour ma modestie, cela nous évitera d'entrer dans de longues explications qui font toujours perdre un temps précieux.

— Oh ! capitaine, mon cher capitaine, je suis bien heureuse de vous voir ici, s'écria l'hôtielière. Ayez fois entière et complète dans le capitaine Vatan, ma chère maîtresse. Malgré son humeur un peu brusque, c'est un grand cœur, une âme loyale, en un mot c'est un homme dans lequel vous devez avoir foi.

La comtesse se leva, s'avança vers le capitaine toujours immobile au milieu de la pièce, le regarda fixement pendant quelques secondes, et, lui tendant la main :

— Merci, monsieur, lui dit-elle d'une voix touchante, j'accepte votre dévouement aussi franchement que vous me l'offrez ; bien que je ne vous connaisse pas encore, quelque chose qui m'attire vers vous et que je ne cherche pas à comprendre me dit au fond du cœur que je puis en effet avoir foi en vous. Merci, voici ma main, nous sommes alliés, nous sommes frères !

A ces paroles, une pâleur livide s'étendit sur les traits de l'aventurier ; deux larmes tremblèrent au bout de ses cils ; il s'inclina profondément pour cacher l'émotion qui l'agitait et baisa respectueusement la main de la comtesse.

Lorsqu'il se releva, grâce à sa puissante et indomptable volonté, il avait réussi à maîtriser et à renfermer au-dedans de lui le sentiment qui l'agitait.

Il était redevenu froid, calme, railleur comme d'habitude.

— Le pacte est conclu, madame, lui dit-il, et vive Dieu ! je le jure, ce ne sera pas moi qui le romprai.

— Serez-vous, capitaine, dit-elle en souriant. Comment se fait-il, pardonnez-moi cette question, comment se fait-il que vous me connaissiez et que moi je ne me souviens pas de vous avoir vu jamais ?

— Par une raison bien simple, madame, répondit l'aventurier en s'installant confortablement dans un fauteuil. Je n'ai eu l'honneur de vous voir qu'une seule fois dans votre château de Mauvers, et dans des circonstances telles, malheureusement, que vous ne devez avoir conservé de moi aucun souvenir. Je suis l'ami intime de votre mari, le comte du Luc, madame ; je lui ai,

je crois, sauvé une ou deux fois la vie. Tout est commun entre nous ; il n'a pas de secrets pour moi. désormais, ajouta-t-il en souriant, j'en aurai pour lui.

— Eh quoi ! monsieur, vous êtes si intimement lié avec M. le comte du Luc et je l'ignorais ?

— Parce que, madame, cette connaissance a commencé précisément quinze jours environ avant la brouille survenue entre vous.

— La brouille ! dit la comtesse avec amertume.

— Je ne veux et ne puis admettre d'autre mot, madame, dit l'aventurier avec intention.

— Hélas ! murmura-t-elle.

— Permettez-moi un simple mot, madame ?

— Parlez, capitaine.

— Vous êtes jeune, vous êtes belle et vous êtes entrée dans la vie par la porte d'or. Vous plaindre serait folie, car, dans tout ce qui vous arrive, les premiers et les seuls torts sont de votre côté.

— Comment, que voulez-vous dire ?

— Je m'explique, madame, et ce, d'un seul mot, vous avez trop aimé votre mari.

— Oh ! murmura-t-elle, c'est vrai !

— Eh bien, maintenant, moi, l'amie de votre mari et le vôtre surtout, je viens vous trouver franchement et je vous dis : Courage, madame ! vous êtes bien jeune encore pour qu'on la douleur ait réellement pour vous cette signification terrible que vous lui supposez. Vous êtes trop belle et, pardonnez-moi la trivialité de cette expression, trop réellement amoureuse pour supporter patiemment l'insulte terrible qu'il vous a faite. Donc, vous voulez vous venger, et si par hasard cette pensée ne vous est pas venue encore, elle vous viendra bientôt ; j'en ai la conviction. Les femmes de votre caractère, madame, ne supportent pas une injure, surtout lorsqu'elle vient de celui qu'elles aiment. Eh bien, me voici, moi, prêt à vous aider en tout, à combattre pour votre cause, et, je l'espère, à la faire réussir. Comptez donc sur moi, madame, et quoi qu'il faille entreprendre, soyez-en convaincue, je ne vous failirai pas.

— Ce que vous me dites, monsieur, est tellement singulier, tellement étrange, vos pensées répondent si complètement aux miennes que je me demande, en vous écoutant, si je suis bien éveillée et qui a pu vous instruire ainsi de choses que j'ose à peine m'avouer à moi-même ?

— Mon cœur, madame, car, bien que vous étant inconnu, mes regards vous ont toujours suivie, et je vous aime, madame, comme si vous étiez ma fille ; afin de dissiper dans votre âme tous les doutes qui pourraient s'y élever à cet égard, je ne vous dirai que ceci : Je fus, madame, l'amie, le compagnon dévoué de votre père. En agissant ainsi que je le fais en ce moment, je remplis un devoir, car, sur le point de mourir, votre père m'a confié le soin de votre bonheur. Heureuse, je devais rester ignoré de vous, confondu dans la foule de vos courtisans et de vos adorateurs ; malheureuse, il m'était ordonné de vous apparaître comme je le fais et de vous dire comme je vous le dis : Vous souffrez, madame, appuyez-vous sur moi, mon bras est fort, il ne vous failira pas. Voilà pourquoi, madame, pendant si longtemps je vous suis demeuré inconnu et pourquoi tout à coup, aujourd'hui, je me révèle à vous !

— Oh ! mon père, mon noble père ! s'écria la comtesse en fondant en larmes. Même après sa mort, il veille encore sur moi. Son amour paternel me protège, lorsque depuis si longtemps,

hélas ! il est descendu dans la tombe. Merci à vous, monsieur, merci de vous être souvenu. Vous êtes l'envoyé du comte de Fargis, son représentant à mes yeux. Quoi qu'il arrive, vous trouverez en moi une fille obéissante et respectueuse, car pour moi, désormais, vous serez presque un père.

— Bien, madame, voilà ce que je désirais obtenir de vous, dit l'aventurier avec une émotion contenue. Et maintenant, une dernière prière : Fanchette vous a élevée, elle vous affirmera au besoin la vérité de mes paroles...

— Oh ! oui, s'écria vivement l'hôtelière, oui, madame, croyez le capitaine, tout ce qu'il vous dit est vrai ; son amour pour vous est bien réellement celui d'un père.

— Tu le savais, ma mie Fanchette, dit la comtesse d'un ton de doux reproche, et tu as gardé le silence ?

— Un serment me fermait la bouche, madame.

— Je ne t'en veux pas. Je suis heureuse, capitaine, de trouver dans ma détresse un dévouement comme le vôtre : maintenant je suis forte ; je sens renaître mon courage. Parlez ; qu'aviez-vous à me dire encore ?

— Ceci, madame : il est important que je puisse vous voir à toute heure, que je puisse m'entretenir avec vous, sans que personne puisse deviner les rapports étroits qui, dès ce moment, existent entre nous. Il faut que je puisse, sans éveiller l'attention, sans que personne soupçonne ma présence, pénétrer jusqu'à vous. Vous comprenez, n'est-ce pas, madame, l'importance de ce que je vous demande ? Vous est-il possible de me l'accorder ?

La comtesse sourit.

— Je vais vous prouver maintenant, moi, monsieur, combien j'ai foi et confiance en vous. Prends la lampe, Fanchette, dit-elle en se levant ; et vous, capitaine, venez !

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE X

A L'ŒUVRE

Quelques minutes plus tard des passants l'aperçurent et voulurent le relever, déjà il était mort.

Des boutchniki avertis, emportèrent son cadavre au poste le plus voisin.

Quand les gendarmes passèrent conduisant en prison Aaron qui pleurait et s'arrachait les cheveux, l'un deux remarqua la plaque pourpre et dit à son camarade :

— Encore quelqu'un des nôtres que les brigands auront assassiné, c'est le cinquième en huit jours.

— Ce chien paiera pour les autres, répondit le soldat en allongeant un coup de plat de sabre à son prisonnier.

— Si je croyais à la Providence, s'écria Nadiège en apprenant ce qu'elle appelait l'heureux succès de la journée, je dirait qu'elle prend notre parti.

— Voilà un mot que je m'étonne de trouver sur tes lèvres, répondit la comtesse philosophe, pour qu'une Providence, existe, il faudrait un Dieu.

— Dieu, c'est l'intelligence humaine, il n'y en a pas d'autre, fit la Sibérienne.

— Alors, la Providence, c'est toi, répartit Fœdora, car c'est à toi que nous devons cette triple victoire.

— Oh ! ce n'est là qu'un commencement, s'écria la terrible dame de Pique, dont le visage ordinairement si froid, rayonnait d'une joie sinistre ; attends quelques jours, quelques semaines peut-être et tu verras mieux que cela. Les suppressions vont augmenter en nombre et en qualité, il y aura de beaux enterrements de première classe pour préluder à celui de l'autocratie, car il faut qu'Alexandre abdique ou qu'il meure, et dans tous les cas, que l'Empire sroule avec la religion sur laquelle il s'appuie. Les funérailles seront belles, continua-t-elle, en s'exaltant, et lorsque les forêts, les maisons, les villes, les palais, les églises flamberont comme des torches sur toute la surface de la Russie, ton professeur Brémont sera bien obligé de reconnaître que les incendies allumés par ses fédérés, n'étaient que jeux d'enfants.

— L'affaire devient donc bien sérieuse, demanda Fœdora, que la pensée du meurtre d'Artamof avait peut-être moins émue que l'arrestation d'Aaron, dont elle craignait les inadiscrétions, mais que les incendies, les meurtres projetés, et cette levée sanglante de boucliers ne laissaient pas de troubler encore davantage.

— On ne peut plus sérieux, chère sœur, c'est un duel à mort qui va s'engager. Nous aurons la victoire, je n'en doute pas ; toutefois il faut s'attendre à des dangers et à des sacrifices.

— Des sacrifices... de quelle nature ?

— D'argent, simplement, il nous en faut et beaucoup.

— Beaucoup, beaucoup, répéta la comtesse avec une moue significative ; je ne puis cependant pas toujours en fournir, tu as vu la lettre de mon intendant.

— Sans doute, mais il en faut, et le comité compte sur ton patriotisme.

— Mes revenus ne suffisent plus, j'ai dû recourir aux emprunts, engager une de mes terres, pour peu que cela continue, je n'aurai plus de quoi vivre.

— Ton frère viendra à notre aide, il est riche lui.

— Sans doute, mais je le crois très peu disposé à se saigner à blanc pour le parti dont le triomphe, même assuré, ne le ferait pas rentrer dans ses déboursés.

— On le taxera.

— Qui, et de quel droit ?

— Le comité dont tu fais partie et auquel il en a donné le droit en se faisant affilier.

— Il refusera de payer.

— Ce ne serait pas prudent, ma chérie, répliqua sèchement la Sibérienne dont la physionomie devint sévère.

La comtesse aimait son frère, cette menace la rendit soucieuse, après un moment de silence elle reprit. Pourquoi ne serait-ce pas prudent ?

— Parce que refuser d'obéir aux ordres du comité, c'est manquer au serment prêté, et que manquer au serment prêté, c'est s'exposer à une terrible punition.

— Ils n'oseraient pas.

— Qui « ils » ? s'écria Nadiège, tu es singulière avec ton « ils ». Ils, c'est le comité dont tu fais partie, dont tu connais les statuts et dont Strella signera l'ordre. A propos, as-tu lu les journaux du soir ?

— Non, que disent-ils...

— Comme tu peux le croire, ils s'occupent de la suppression d'Artamof et publient une note comminatoire du grand maître de police, général Zouref, qui promet une récompense de mille roubles argent, avec assurance de l'impunité, à celui des nôtres qui dénoncera le meurtrier, en faisant connaître son nom, et de

2000 à quiconque le livrera aux autorités ; tu vois que le gouvernement, lui aussi, ne recule pas devant la dépense.

— J'y vois autre chose, j'y vois une insolence, reprit Fœdora toujours prompte à s'exalter.

— On ne se gêne pas avec les nécessitoux, surtout quand on les méprise, reprit habilement la Sibérienne.

— Nous ne sommes ni si méprisables, ni si nécessitoux, s'écria la comtesse dont les narines frémissaient de colère.

— C'est possible, mais le gouvernement le croit.

— Il faut lui répondre.

— Répondre n'est pas facile.

— Rien n'est plus aisé, et je vais te le prouver, fit la jeune comtesse en s'asseyant près de la table, où, d'une main fébrile elle traça de son écriture fine et aristocratique, quelques lignes qu'elle signa Strella.

— Voilà, fit-elle en se relevant, écoute, et elle lut ces mots que depuis ont reproduit tous les journaux :

« Ce n'est pas en offrant de l'argent que l'on trouvera des traîtres dans nos rangs. Nous disposons de ressources pécuniaires tellement considérables, que nous pouvons résister à l'appât de l'or.

« L'exécution de Mézentzof nous a coûté 6,000 roubles, et celle de Krapotkine à peu près autant, malgré cela nous avons encore à notre disposition 400,000 roubles, c'est plus qu'il n'en faut pour achever notre œuvre. »

— Quatre cent mille roubles ! fit Nadiège d'un air incrédule, c'est au plus ce qui te reste.

— C'est toute ma fortune que je donne, répartit Fœdora égarée par son exaltation.

— Tu es sublime, s'écria la Sibérienne en s'emparant du papier fatale et le faisant disparaître dans son corsage pour ôter à l'imprudente le temps de le déchirer ; oui, sublime ! répéta-t-elle en s'élançant vers sa chambre, je cours le faire imprimer.

— Notre imprimerie est surveillée, pas d'imprudences, répartit Fœdora, ce serait nous perdre pour rien.

Mais déjà la porte s'était refermée, et, debout, stupéfaite de son acte audacieux, la jeune fille en était à se demander si elle devait bien laisser livrer ce document à la publicité, quand une seconde porte s'ouvrit et, sur le seuil, apparut la comtesse Tatiana.

— Pardon, chère belle, si je vous surprends ainsi, fit-elle en s'avancant avec cette grâce charmante qui, à la cour, lui avait gagné tous les cœurs, mais une mère a des privilèges chez sa fille et, comme il s'agit de votre bonheur, auquel je serais si heureuse de contribuer, j'ai retrouvé toute la vivacité de ma jeunesse pour venir vous annoncer la première, une nouvelle qui, peut-être, sera de nature à presser votre détermination.

— Vous êtes toujours la bienvenue chez moi, balbutia la nihiliste à laquelle le trouble de ses idées ne permettait pas de se remettre tout à coup, et je vous suis reconnaissante de votre amitié.

— Vous savez, chère belle, reprit la vieille grande dame en s'asseyant auprès de sa protégée, combien tout ce qui vous touche m'intéresse, et combien je désirerais vous voir prendre, dans le monde, la position à laquelle vous donne droit votre rang et votre fortune.

— Soyez certaine, madame, que ma reconnaissance...

— Non, ne parlons pas de cela, je ne veux que de votre affection, interrompit la comtesse, sans prendre garde à la manière embarrassée dont lui répondit la jeune nihiliste, vivement

contrariée de penser que, de l'appartement voisin, Nadiège pouvait entendre cette conversation toute confidentielle.

— Le motif de ma visite aujourd'hui est surtout de vous annoncer, comme je vous le disais, une nouvelle qui seule encore je connais et qui est relative au prince Jean...

— Permettez d'abord que je ferme cette porte, fit vivement Fœdora en se levant, il me semble sentir un courant d'air froid et je craindrais pour vous...

— Ne vous préoccupez pas de moi, chère enfant, je suis bâti à chaud et à sable.

Mais déjà mademoiselle Kourdoukof avait eu le temps de s'assurer, par un rapide coup d'œil, que la Sibérienne était sortie et, plus calme, elle revenait s'asseoir auprès de sa noble protectrice.

— Je ne suis pas de celles qui oublient leurs amis, poursuivait celle-ci, et n'ai point oublié qu'après m'avoir confessé qu'à votre arrivée à Pétersbourg, comme beaucoup d'autres femmes du reste très bonnes russes et fort élégantes, ayant joué le rôle de Nihiliste, votre principale objection, pour ne pas dire la seule, contre l'alliance que je vous proposais, était la crainte plus délicate que fondée, de nuire par votre réputation de libre penseuse, disons le mot, de révolutionnaire, à l'avancement et même à la position du prince Jean.

— C'est en effet le seul motif qui pût m'arrêter, murmura Fœdora, et je me souviens que je vous disais même, à cette occasion, continua la jeune fille en baissant la voix, que si au lieu d'occuper une place à la chancellerie, le prince obtenait un poste à l'étranger ce...

— Parfaitement, parfaitement. Eh bien ! chère amie, non seulement je me suis rappelé cette conversation, mais je me suis activement occupée de vous. Et d'abord pour ce qui est de la suspicion dans laquelle vous tient le gouvernement, rassurez-vous. Personne, je puis vous l'affirmer, dans les hautes régions officielles pas plus que dans les salons, ne songe à penser que la charmante comtesse Fœdora Mikailovna soit une ennemie acharnée d'une société dont elle est appelée à faire l'ornement autant par sa beauté que par son esprit, personne, pas plus à la troisième section qu'ailleurs, ne croira jamais, en eût-on les preuves manifestes sous les yeux, qu'une jeune fille de votre rang et de votre éducation soit affiliée, de près ou de loin, à cet infernal comité occulte composé d'infâmes sclérérés qui, pour inspirer la terreur et faire croire à leur puissance, ne reculent devant aucun crime. Certes, parmi ces hommes pervers, il en est peut-être, il en est même positivement quelques-uns, qui appartiennent à la haute société, ceux-là sont des monstres, chez lesquels le masque de l'hypocrisie cache mal l'ambition la plus effrénée ; mais qui donc pourrait croire que vous fissiez cause commune avec les assassins du brave Mézentzof ou de ce fidèle Artamof, percés de coups de poignards en pleine rue par la main d'un vil sicaire, inconnu peut-être encore aujourd'hui, mais qui n'échappera pas longtemps à la justice ?

Avant l'attentat de cette Véra, dont les perturbateurs du repos public se sont fait un drapeau, on pouvait encore par mode, se parer comme les beaux esprits du XVIII^e siècle, de la livrée du philosophisme, de la libre-pensée, du philanthropisme, que sais-je. Aujourd'hui cette livrée n'est plus que celle du crime et de l'abjection, ce ne peut donc pas être la vôtre, car je ne suppose pas que vous aspiriez à la réputation malsaine de l'héroïne du drame Trépop.

Embarrassé par ces paroles, Fœdora baissait la tête et ne répondait pas.

Après un instant de silence la comtesse Tatiana reprit :

— Vous comprenez, chère enfant, que je n'ai pas mis longtemps à savoir quelle opinion on avait de vous dans mon entourage, où se trouvent presque tous les hauts fonctionnaires auxquels Sa Majesté l'Empereur daigne accorder la plus grande confiance. Non-seulement votre crainte d'être soupçonnée par eux, manque complètement de réalité, mais je puis vous assurer que le meilleur argument que j'aie pu faire valoir pour obtenir, en faveur du prince Jean, une haute faveur, celle de sa nomination au poste de 1^{er} secrétaire à la légation impériale de Russie à Darmstadt, une cour de famille comme vous savez, cour que Sa Majesté honore presque chaque année de ses visites, a été le vif désir du prince Gortchakof de faire quelque chose qui vous fut personnellement agréable.

— Le prince Jean est-il donc nommé dès maintenant, demanda la jeune comtesse en rougissant.

— Il le sera le jour que vous le désirerez, ma toute belle, car le grand chancelier m'a répondu : Je présenterai sa nomination à l'Empereur le jour même où il épousera la comtesse Fœdora Mikailovna, ce sera mon cadeau de fiançailles.

— C'est bien aimable à Son Excellence, murmura la jeune fille.

— Et ce sera charmant pour vous, reprit la comtesse en lui serrant la main avec affection, Darmstadt n'est pas un de ces postes où on s'éternise, et avant deux ou trois ans, vous serez, je n'en doute pas, ambassadrice en Espagne ou en Italie, vous assisterez à toutes les fêtes royales, aurez votre part de tous les honneurs, vous assiérez à la table des rois et des empereurs.

— Oh ! ce serait trop beau ! s'écria l'ambitieuse fille de Kourdonkof, oui, ce serait...

Elle s'arrêta tout à coup, pâlit et passa la main sur son front.

Cela fut si évident, que la comtesse, la regardant avec anxiété, lui demanda la cause de ce changement.

— Rien, rien, un éblouissement, l'émotion, balbutia-t-elle les yeux fixés sur la porte derrière laquelle il lui semblait avoir entendu quelque chose comme un ricanement.

Rassurée sur l'état de sa protégée, l'excellente Tatiana causa encore quelques instants avec elle, puis en prenant congé après sa longue visite : J'aurais bien encore une autre nouvelle agréable à vous annoncer, dit-elle, car en accordant ses faveurs à la sœur, l'Empereur n'oublie pas le frère, cependant comme je ne suis pour rien dans cette dernière, je ne veux pas empêcher mon excellent ami le général Pankratief de vous faire part le premier des bontés de notre auguste souverain pour le comte Maxime Mikailovitch, lieutenant de sa garde. Vraiment, chère âme, je vous félicite, tous les bonheurs ainsi que tous les honneurs vous arrivent à la fois.

— Sa Majesté et trop bonne, soupira Fœdora, dont les yeux se remplirent de larmes, quand la comtesse, en lui serrant une dernière fois la main à la porte de son appartement lui demanda : A quand la réponse si vivement attendue et désirée ?

— J'irai chez vous, un jour que vous serez seule, et nous en reparlerons, dit la jeune fille avec un accent étrange, et aussitôt la porte fermée, elle courut à la chambre de son amie.

La pièce était vide, Fœdora respira.

Une heure après, Nadiège rentrait, son amie qui l'entendait monter se regarda au miroir et composa sa physionomie.

— Qui de nouveau ? demanda la Sibérienne en entrant.

— Quelques visites qui ne m'ont rien appris, répondit la comtesse en détournant la tête pour éviter le regard de la dame de Pique.

— Que te voulait le Paokratié ?

— Je ne l'ai pas vu.

— C'est alors qu'il est chez ton frère, son traîneau est à la porte.

— Il sera venu pour lui annoncer la faveur impériale, pensa Fœdora, qui, volatier en ce moment, eut voulu savoir son ex institutrice au fond de la Sibérie.

— Les affaires se corsent de plus en plus, continua celle-ci en se débarrassant de son chapeau qu'elle jeta sur un fauteuil, la mort d'Artamof a mis le feu aux poudres, les arrestations se multiplient, Nil Antonovitch est à la forteresse, la police fait des razzias dans tous les phalanstères. Macha Tarbouriof, la nièce du sénateur, a été mise au secret après une visite domiciliaire à son hôtel, le parti de la violence l'emporte au palais, l'Empereur prête la main à toutes ces iniquités, il n'y a plus de ménagements à garder, nos feuilles publieront demain une lettre d'avertissement à Monsieur Alexandre avec une sommation de faire cesser tous ces excès sous peine d'être lui-même traité en rebelle à la volonté du peuple. Ce soir le conseil secret s'assemble pour délibérer sur les mesures à prendre. Tiens, voici, je pense, une lettre de convocation pour toi.

— Pour moi ? qui te l'a remise ?

— Un inconnu, là, à la porte, à l'instant où je rentrais, la voici.

La comtesse prit le papier maudit, le parcourut rapidement puis le brûla à la flamme d'une bougie.

— Peut-on savoir ce que c'est, demanda l'amie ?

— Une convocation comme tu le pensais, répondit Fœdora avec impatience, point d'autre explication, ces promenades deviennent un peu trop fréquentes, je ne sais si je pourrai m'y rendre.

— Serais-tu souffrante, tu es en effet un peu pâle, fit Nadiège en arrêtant sur son amie son regard froid et pénétrant.

— Pas très-bien, répondit la comtesse de plus en plus embarrassée.

— Alors il me semble que tu feras bien de t'y rendre. Ah ! j'oubliais aussi, n'aurais-tu pas dans ton secrétaire un billet de mille roubles, bien employée cette somme pourrait être utile.

— Encore pour le comité ?

— Non, chère sœur, pour toi, tu le sais, Aaron est en prison, on va l'interroger, il parlera, son bavardage pourrait te compromettre.

— Et avec mille roubles tu le ferais évader.

— A quoi bon ? il reviendrait un jour ou l'autre, les juifs sont comme les chats ils ont l'amour de leur maison. Je me contenterai de lui fermer le gosier.

— Pour mille roubles.

— A ce prix j'en fais mon affaire.

En ce moment, plus que jamais, Fœdora tenait à ne pas être compromise, elle pria.

— Ce soir tout sera arrangé, j'en réponds, fit Nadiège ; adieu, chère amie, peut-être rentrerai-je un peu tard, n'oublie pas le comité, j'ai dans l'idée qu'on y prendra des résolutions importantes.

Elle fit quelques pas vers la porte, puis tout à coup et comme se ravisant :

— A propos, dit-elle en prenant un air fâché, j'ai de graves reproches à vous faire, mademoiselle, vous me cachez vos secrets, ce n'est pas bien, et elle regardait la comtesse avec une physionomie à la fois si méchante et si moqueuse, que Fœdora, prise à

l'improviste, se sentit rougir comme un enfant surprise par son institutrice en flagrant délit de mensonge.

— Oh ! voyez vous, votre conscience n'est pas tranquille, continua la Sibérienne d'un ton de persiflage d'un cruel enjouement, vous vous cachez de moi.

— Non, vraiment, balbutia la jeune fille en baissant la tête et en creusant le tapis du bout de sa bottine, comme si elle eut voulu faire un trou pour s'enfoncer ; que veux-tu que je te cache ?

— Eh ! qui sait, n'ait-il pas question, en ce moment, d'un certain mariage qui serait vu avec plaisir en haut lieu.

— Elle a tout entendu, pensa Fœdora, je suis perdue, elle était dans la chambre.

— Et qui même, poursuivit Nadiège en se rapprochant de plus en plus avec une joie méchante, ne déplairait pas à ma très chère amie Fœdora Mikailovna.

Il n'y avait pas d'échappatoire possible, l'imminence du danger rendit à Fœdora l'énergie qui trop souvent lui faisait défaut.

— Après tout, dit-elle en se redressant plus courroucée que confuse, je ne vois pas trop pourquoi j'en ferais un mystère, ni ce que personne pourrait de blâmer cette union.

— Bon, voilà que tu vas te fâcher à présent, s'écria Nadiège, comme si je contestais à ta charmante cousine Olga Volonief, l'esprit, la fortune, la grâce ou la beauté, personne ne l'apprécie plus que je ne fais, et c'est précisément parce que ton frère Maxime me paraît avoir trouvé une vraie perle pour son écrin, que je te reproche de ne m'en avoir pas parlé plus tôt.

— Ce n'est que depuis deux jours seulement que je sais moi-même que Maxime a fait sa demande, murmura la comtesse prise une seconde fois trop à l'improviste, pour arriver à temps à la parade de la botte perfide que lui portait la Sibérienne.

Un éclair de joie sauvage, aussitôt éteint, brilla dans les yeux de la terrible conspiratrice, maîtresse à présent d'un double secret, celui de Maxime dont les millions allaient échapper aux Nihilites, alors qu'ils en avaient le plus besoin, et celui de la complicité de Fœdora avec la comtesse Tatiana, dont, cachée derrière un rideau, elle avait au moyen d'un trou pratiqué à l'avance avec une vrille entendu la conversation.

Quand à la jeune fille, elle était si heureuse de penser que son amie ne soupçonnait rien du motif de son trouble, que ce fut sans arrière-pensée qu'elle la pria de ne pas parler à Maxime de l'indiscrétion qu'elle venait de commettre, indiscrétion qui lui ôterait le plaisir d'annoncer lui-même, à l'amie de sa sœur, son prochain mariage.

Cette concession coûtait peu à Nadiège qui promit le plus grand secret en ajoutant : Le père d'Olga est un de nos ennemis, mais nous convertirons sa fille et elle le convertira.

(A CONTINUER.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois.

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER. STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1838, B. de P.^e Montréal.

4, Rue St. Jacques.